

JOHN le CARRÉ

LA CONSTANCE
DU
JARDINIER

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR MIMI ET ISABELLE PERRIN

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *The Constant Gardener*
Éditeur original : Hodder & Stoughton, Londres
© 2001, David Cornwell
ISBN original : 0-340-73337-3

ISBN 978-2-02107630-1

© Éditions du Seuil, octobre 2001, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Yvette Pierpaoli,
qui vécut et mourut sans jamais renoncer.

« Il faut vouloir saisir plus qu'on ne peut étreindre,
Sinon, pourquoi le Ciel ? »

« Andrea del Sarto », de Robert Browning,
in *Hommes et Femmes*,
traduction française de Louis Casamian
(Aubier bilingue, 1938).

Chapitre I

Le haut-commissariat britannique de Nairobi reçut la nouvelle à 9 h 30 un lundi matin. Sandy Woodrow la prit comme une balle, les dents serrées et le torse bombé, droit dans son cœur d'Anglais velléitaire. Il était debout. De cela au moins, il se souvint par la suite : lui debout et la ligne intérieure qui sonnait. Il suspendit le geste qu'il avait amorcé, se pencha vers son bureau, décrocha le combiné et annonça : « Woodrow », ou peut-être : « Ici Woodrow. » Presque en aboyant – il garda un souvenir très net de sa voix soudain cassante, méconnaissable : « Ici Woodrow. » Son nom pourtant si respectable, mais sans le surnom « Sandy » pour l'adoucir, et craché comme s'il le détestait, parce qu'il devait officier dans trente minutes précises à la grand-messe rituelle du haut-commissaire où, en tant que premier conseiller à la chancellerie, il jouait les modérateurs face à la bande de divas maison qui se disputaient l'exclusivité du cœur et de l'âme du haut-commissaire.

Bref, encore un de ces lundis noirs de la fin janvier, époque la plus chaude de l'année à Nairobi, synonyme de poussière, de coupures d'eau, d'herbe brunâtre, d'yeux irrités, de trottoirs défoncés par la chaleur et de jacarandas qui, comme tout le monde, attendent la saison des pluies.

Jamais il ne put s'expliquer au juste sa station debout. *A priori*, il aurait dû être courbé devant son bureau à pianoter sur son clavier pour compiler fiévreusement les instructions de Londres et les messages des missions africaines voisines. Au lieu de quoi, il était debout devant ledit bureau, à s'acquitter de quelque obscure tâche vitale, par exemple redresser la photographie de son épouse Gloria et de leurs deux jeunes fils, prise l'été précédent pendant les vacances au pays. Le haut-commissariat était construit sur une pente assez

mouvante pour qu'un week-end suffise à ce que les cadres laissés sans surveillance ne soient plus d'aplomb.

Ou peut-être aspergeait-il d'antimoustique quelque insecte kenyan contre lequel les diplomates eux-mêmes ne sont pas immuns. Il y avait eu quelques mois auparavant une invasion d'onchocercs, une mouche qui, si on a le malheur de l'écraser sur la peau en frottant, peut provoquer cloques ou ampoules, voire rendre aveugle. Donc il vaporise, il entend le téléphone, il pose l'aérosol sur son bureau et il décroche : possible aussi, parce que dans un recoin de sa mémoire subsistait l'image rémanente d'une bombe insecticide rouge posée sur la corbeille du courrier en partance. Donc « Ici Woodrow », et le combiné collé à l'oreille.

« Ah, bonjour, Sandy, c'est Mike Mildren. Vous êtes seul, j'espère ? »

Mildren, le secrétaire particulier du haut-commissaire, un obèse de vingt-quatre ans au visage luisant et à l'accent de l'Essex, qui débarquait tout droit d'Angleterre pour son premier poste à l'étranger et que tout le personnel subalterne avait naturellement surnommé Mildred.

Ayant reconnu être seul, Woodrow demanda pourquoi.

« Il y a un problème, Sandy. J'aurais voulu passer vous voir.

– Ça ne peut pas attendre après la réunion ?

– Eh bien, je ne crois pas, non, franchement non, répondit Mildren avec un aplomb croissant. C'est à propos de Tessa Quayle, Sandy. »

Un autre Woodrow, soudain, les sens en éveil, les nerfs à vif. Tessa. « Qu'est-ce qu'elle a ? » demanda-t-il d'un ton délibérément désintéressé, mais l'esprit affolé. Oh, Tessa. Oh, mon Dieu ! Qu'as-tu encore fait ?

« Selon la police de Nairobi, elle a été tuée, affirma Mildren comme s'il prononçait ce genre de phrase tous les jours.

– C'est absurde ! rétorqua Woodrow sans même s'accorder un instant de réflexion. Ne soyez pas ridicule. Où ça ? Quand ça ?

– Au lac Turkana. Sur la rive orientale. Ce week-end. Pour les détails, ils font preuve d'une réserve toute diplomatique : dans sa voiture, un malheureux accident..., ajouta-t-il d'un ton désolé. J'ai eu l'impression qu'ils essayaient de nous ménager.

– La voiture de qui ? » lança Woodrow.

Il se rebellait à présent, il rejetait en bloc cette idée délirante. Qui, comment, où, ses autres pensées, ses autres réflexions, il les refoulait au plus profond, et en lieu et place de tous les souvenirs secrets qu'il gardait d'elle, coupés net au montage, se substituait l'aride paysage lunaire de Turkana tel qu'il se le rappelait de son voyage sur le terrain six mois auparavant en la compagnie officieuse de l'attaché militaire.

« Ne bougez pas, ordonna-t-il. Je monte. Et n'en parlez à personne d'autre, vous m'entendez ? »

A présent sur pilote automatique, Woodrow raccrocha, contourna son bureau, prit son veston sur le dossier de sa chaise et l'enfila une manche après l'autre. D'ordinaire, il s'en serait dispensé, la veste n'étant pas de rigueur pour la réunion du lundi et encore moins pour une causerie avec le rondouillard Mildren dans le bureau particulier. Mais là, le professionnel en Woodrow lui disait que son voyage allait être long. Ce qui ne l'empêcha pas, grâce à un énorme effort de volonté dans l'escalier, de revenir à ses premiers principes en cas de crise potentielle et s'assurer, comme il venait d'en assurer Mildren, que tout cela était absurde. A cet effet, il se remémora l'affaire de la jeune Anglaise massacrée dans le bush africain qui avait fait sensation dix ans plus tôt. C'est un canular malsain, voilà ce que c'est. Un tordu se sera rejoué cette histoire dans sa tête. Un policier africain isolé, perdu au fin fond du désert, rendu à moitié fou par le *bangi*, essayant d'arrondir le salaire de misère qu'on ne lui a pas versé depuis six mois.

Le bâtiment de finition récente dans lequel il se trouvait était austère et fonctionnel. Il en aimait le style, peut-être parce qu'il correspondait au sien en apparence. Avec son enceinte bien délimitée, sa cantine, sa boutique, sa pompe à essence et ses couloirs propres et silencieux, l'ensemble dégageait une impression de solidité autarcique. Et les dehors de Woodrow présentaient la même remarquable qualité. A quarante ans, il était l'heureux époux de Gloria – et sinon se croyait du moins le seul à le savoir. Il était premier conseiller, et il y avait fort à parier que, s'il jouait bien ses cartes, il décrocherait sa propre modeste mission à sa prochaine affectation, d'où il progresserait *via* des missions moins modestes jusqu'à l'anoblissement – perspective à laquelle lui-même n'attachait aucune importance, bien sûr, sinon qu'elle comblerait Gloria. Il avait une allure quelque

peu militaire, mais après tout il était fils de militaire. En dix-sept ans dans le service diplomatique de Sa Majesté, il avait hissé les couleurs d'une demi-douzaine de missions britanniques à l'étranger, et le Kenya, ancien protectorat dangereux et décadent, pillé et ruiné, l'avait plus marqué que beaucoup d'autres, même s'il n'osait se demander à quel point c'était dû à Tessa.

« Très bien », lança-t-il d'un ton agressif à Mildren après avoir refermé et verrouillé la porte.

Assis à son bureau, Mildren affichait cette moue caractéristique qui lui donnait l'air d'un sale gamin joufflu décidé à ne pas finir sa bouillie.

« Elle était descendue à l'Oasis, annonça-t-il.

– Quelle oasis ? Essayez d'être précis, au moins. »

Mais Mildren n'était pas aussi facile à ébranler que son âge et son rang auraient pu laisser croire à Woodrow. Il avait pris des notes en sténo, qu'il consulta avant de commencer son récit. C'est ça qu'on doit leur enseigner de nos jours, songea Woodrow avec mépris. Sinon, comment un petit parvenu tel que Mildren trouverait-il le temps d'apprendre la sténo ?

« Il y a un lodge sur la rive est du lac Turkana, à la pointe sud, commença Mildren, les yeux sur son bloc. L'Oasis Lodge. Tessa y a passé la nuit et en est partie le lendemain matin dans un 4×4 prêté par le propriétaire de l'Oasis. Elle voulait voir le berceau de la civilisation, à 320 kilomètres au nord. Le trou de Leakey, dit-il avant de se reprendre : le site paléontologique de Richard Leakey, dans le parc national de Sibiloi.

– Elle était seule ?

– Wolfgang lui a fourni un chauffeur. Son corps est à côté du sien dans le 4×4.

– Wolfgang ?

– Le propriétaire de l'Oasis. Nom de famille à suivre. Tout le monde l'appelle Wolfgang. Allemand, apparemment. Un sacré personnage. D'après la police, le chauffeur a été sauvagement assassiné.

– Comment ?

– Décapité. Et on ne la retrouve pas.

– Qui est-ce qu'on ne retrouve pas ? Vous avez dit qu'il était dans la voiture avec elle.

– C'est la tête qu'on ne retrouve pas. »

Comment ne l'ai-je pas deviné ?

« A quoi attribue-t-on le décès de Tessa ?

– Accident. Ils n'en disent pas plus.

– On lui a dérobé quelque chose ?

– D'après la police, non. »

L'absence de vol associée au meurtre du chauffeur fit s'envoler l'imagination de Woodrow.

« Racontez-moi tout dans les détails », ordonna-t-il.

Mildren appuya ses joues rebondies sur ses paumes pendant qu'il consultait à nouveau ses notes.

« 9 h 29, appel entrant de la brigade mobile du quartier général de la police de Nairobi à l'attention du haut-commissaire, récitait-il. J'explique que Son Excellence est en ville à faire la tournée des ministères et qu'il devrait être de retour au plus tard à 10 heures. Un officier de service qui avait l'air efficace, j'ai pris son nom. Il m'a dit qu'il recevait des rapports de Lodwar...

– Lodwar ? Mais c'est à des kilomètres du Turkana !

– C'est le poste de police le plus proche. Un 4×4 appartenant à l'Oasis Lodge de Turkana et en route pour le site de Leakey a été retrouvé abandonné sur la rive est du lac, à proximité d'Allia Bay, avec deux cadavres à bord. La mort remontait au moins à trente-six heures. Une femme blanche, cause du décès inconnue, et un Africain sans tête identifié comme Noah le chauffeur, marié, quatre enfants. Une chaussure de marche pointure 40 de marque Mephisto. Une saharienne bleue taille XL, tachée de sang, retrouvée sur le plancher de la voiture. La femme, vingt-cinq-trente ans, brune, une bague en or à l'annulaire gauche. Un collier en or sur le tapis de sol. »

Ce collier que vous portez, Woodrow s'entend-il la défier par jeu tandis qu'ils dansent ensemble.

Ma grand-mère l'a donné à ma mère le jour de son mariage, répond-elle. Je le porte en permanence, même si on ne le voit pas.

Au lit aussi ?

Ça dépend.

« Qui les a retrouvés ?

– Wolfgang. Il a prévenu la police et son bureau de Nairobi par radio. L'Oasis n'a pas le téléphone.

– Si le chauffeur n'a plus de tête, comment peuvent-ils savoir que c'est lui ?

– Son bras écrasé. C'est pour ça qu'il s'était reconverti dans ce métier. Wolfgang a vu Tessa partir avec Noah le samedi à 5 h 30 en compagnie d'Arnold Bluhm. C'est la dernière fois qu'il les a vus vivants. »

Il citait toujours ses notes, ou en tout cas s'ingéniait à le faire croire. A voir ses épaules obstinément rigides, il semblait résolu à garder les joues appuyées sur la paume de ses mains.

« Redites-moi ça, ordonna Woodrow après un instant.

– Tessa était accompagnée par Arnold Bluhm. Ils sont arrivés ensemble à l'Oasis Lodge, ils y ont passé la nuit de vendredi à samedi et ils sont partis dans la jeep de Noah à 5 h 30 du matin, répéta patiemment Mildren. Le corps de Bluhm n'est pas dans le 4×4, et il n'y a aucune trace de lui. Enfin, pour l'instant. La police de Lodwar et la brigade mobile sont sur place, mais le QG de Nairobi veut savoir si on accepte de payer un hélicoptère.

– Où sont les corps ? s'enquit Woodrow en bon fils de soldat, efficace et pragmatique.

– On ne sait pas. La police voulait que l'Oasis s'en charge, mais Wolfgang a refusé sous prétexte que ça ferait détalier ses employés et ses clients. Elle s'est inscrite sous le nom de Tessa Abbott, précisa-t-il après un instant d'hésitation.

– Abbott ?

– C'est son nom de jeune fille. Tessa Abbott, avec un numéro de boîte postale à Nairobi. La nôtre. On n'a pas d'Abbott chez nous, alors j'ai fait une recherche croisée dans nos archives et je suis tombé sur Quayle Tessa, née Abbott. J'ai cru comprendre que c'est ce nom-là qu'elle utilise pour ses activités humanitaires, dit-il en consultant la dernière page de ses notes. J'ai essayé de joindre le haut-commissaire, mais il court les ministères et c'est l'heure de pointe. »

Ce qui signifiait : ici, dans le Nairobi moderne du président Moi, une communication locale peut prendre une demi-heure de *Désolée, toutes les lignes sont occupées, veuillez renouveler votre appel* inlassablement répété par une matrone arrogante.

« Vous n'avez prévenu personne ? demanda Woodrow, déjà près de la porte.

– Non, personne.

– Et la police ?

– Ils disent que non. Mais ils ne peuvent pas répondre de Lodwar, et je ne suis pas sûr qu'ils puissent répondre d'eux-mêmes.

– Et, à votre connaissance, personne n'a rien dit à Justin ?

– Exact.

– Où est-il ?

– Dans son bureau, j'imagine.

– Qu'il y reste.

– Il est arrivé tôt. Comme toujours quand Tessa est en déplacement. Vous voulez que j'annule la réunion ?

– Non, pas encore. »

A présent conscient, s'il en avait jamais douté, de faire face à un scandale force 12 assorti d'une tragédie, Woodrow monta en flèche un escalier de service « réservé au personnel autorisé » et pénétra dans un corridor sinistre menant à une porte en acier équipée d'un œilleton et d'une sonnette, qu'il actionna sous l'objectif d'une caméra. Une rousse élancée en jean et chemisier à fleurs lui ouvrit. Sheila, leur numéro 2, kiSwahiliphone, se dit-il machinalement.

« Où est Tim ? demanda-t-il.

– C'est Sandy et il est pressé, annonça Sheila, le doigt sur le bouton de l'interphone.

– Accordez-moi une petite minute ! » cria une voix d'homme chaleureuse.

Ils la lui accordèrent.

« C'est bon, la voie est libre », décréta la voix tandis qu'une deuxième porte s'ouvrait avec un hoquet.

Sheila s'effaça pour laisser entrer Woodrow. Tim Donohue, le chef d'antenne, se dressait de tout son double mètre devant son bureau, qu'il devait s'être affairé à ranger, car il n'y avait pas le moindre document en vue. Lui que Gloria, l'épouse de Woodrow, persistait à croire mourant avait l'air encore plus malade que d'habitude : joues hâves, poches de peau flétrie sous les yeux tirés et jaunâtres, maigre moustache en croc broussailleuse pendant lamentablement.

« Salut, Sandy ! Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? » s'exclama-t-il avec son rictus de tête de mort en dévisageant Woodrow à travers ses doubles-foyers.

Il ne sait pas garder ses distances avec les gens, se souvint Woodrow. Il empiète sur leur territoire et il intercepte leurs communications avant même qu'ils les envoient.

« Tessa Quayle aurait été tuée dans le coin du lac Turkana, annonça-t-il, mû par une envie vindicative de choquer. Il y a un endroit qui s'appelle l'Oasis Lodge, et j'ai besoin de parler par radio au propriétaire. »

C'est à cela qu'on les entraîne, songea-t-il. Règle numéro un : ne jamais montrer ses sentiments, si on en a. Sheila affichait une moue sceptique sous ses taches de rousseur, et Tim Donohue son même sourire niais autant qu'indéfinissable.

« Pardon ? Vous pouvez répéter, vieux ? »

– Elle a été tuée. La police ne sait pas comment ou ne veut pas le dire. Le chauffeur de sa jeep a été décapité. Voilà toute l'histoire.

– Tuée et détroussée ?

– Simplement tuée.

– Près du lac Turkana ?

– Oui.

– Mais qu'est-ce qu'elle allait foutre là-bas ?

– Aucune idée. Officiellement, visiter le site de Leakey.

– Justin est au courant ?

– Pas encore.

– D'autres connaissances à nous sont impliquées ?

– C'est une des choses que j'essaie de découvrir. »

Donohue le précéda dans une cabine de télécommunications insonorisée que Woodrow n'avait encore jamais vue. Des téléphones de couleur munis d'encoches pour les losanges de code, un télécopieur posé sur ce qui ressemblait à un bidon d'huile, un émetteur radio constitué de boîtes métalliques vertes tavelées et, dessus, un annuaire imprimé en interne. Alors c'est ainsi que nos espions s'échangent des mots doux depuis l'intérieur de nos murs, songea-t-il. Officiel ou officieux ? Il ne savait jamais. Donohue s'installa devant la radio, consulta l'annuaire, puis tripota les molettes de ses doigts pâles et tremblants tout en psalmodiant : « ZNB 85, ZNB 85 appelle TKA 60 » comme le héros d'un film de guerre. « TKA 60, vous me recevez ? A vous. Oasis, vous m'entendez, Oasis ? A vous. »

Après une salve de parasites, une voix gouailleuse à l'accent germanique lança en sommation : « Ici Oasis. Je vous reçois cinq sur cinq. Qui êtes-vous ? A vous. »

– Oasis, ici le haut-commissariat britannique à Nairobi. Je vous passe Sandy Woodrow. »

Woodrow s'appuya des deux mains sur le bureau de Donohue pour s'approcher du micro.

« Ici Woodrow, premier conseiller à la chancellerie. Je parle bien à Wolfgang ? A vous.

– “Chancellerie”, comme celle de Hitler ?

– La section politique. A vous.

– OK, monsieur Chancellerie, c'est moi, Wolfgang. Quelle est la question ? A vous.

– Je voudrais que vous me décriviez la femme qui est descendue chez vous sous le nom de Mlle Tessa Abbott. Je ne me trompe pas ? C'est bien ce qu'elle a écrit ? A vous.

– Oui, oui. Tessa.

– Elle ressemblait à quoi ? A vous.

– Grande, brune, pas maquillée, moins de trente ans, pas anglaise. Enfin, d'après moi. Allemande du sud, autrichienne ou italienne. Je suis hôtelier, alors j'ai l'œil. Une beauté – je n'en suis pas moins homme. Elle bougeait de façon sexy, féline. Et des vêtements qu'on aurait pu lui enlever en soufflant dessus. Ça ressemble à votre Abbott ou pas ? A vous. »

La tête de Donohue se trouvait à quelques centimètres de celle de Woodrow, et Sheila de l'autre côté. Tous trois avaient les yeux braqués sur le micro.

« Oui, ça ressemble à Mlle Abbott. Pourriez-vous me dire quand et comment elle a fait sa réservation, je vous prie ? Il me semble que vous avez des bureaux à Nairobi. A vous.

– Elle n'a pas réservé.

– Pardon ?

– Le docteur Bluhm s'en est chargé pour eux deux. Deux bungalows près de la piscine, une nuit. On n'en a plus qu'un de libre, je lui dis. OK, il est preneur. Il se démonte pas, le bougre, oh là ! Tout le monde les regardait. Les clients, le personnel. Une superbe femme blanche avec un superbe médecin africain, ça fait plaisir à voir. A vous.

– Il y a combien de chambres par bungalow ? demanda Woodrow avec l'espoir ténu d'écarter le scandale qui lui pendait au nez.

– Une chambre à deux lits, pas trop durs, bien moelleux. Un salon. Tout le monde signe le registre, ici. Et pas de pseudos, je leur

dis. Si les gens se perdent, je dois savoir qui c'est. Alors, c'est bien son nom, Abbott ? A vous.

– Son nom de jeune fille. Le numéro de boîte postale qu'elle vous a donné est celui du haut-commissariat. A vous.

– Où est le mari ?

– Ici, à Nairobi.

– Oh là là...

– Quand est-ce que Bluhm a fait la réservation ? A vous.

– Jeudi. Jeudi soir. Il m'a appelé de Loki par radio. Il m'a dit qu'ils pensaient partir vendredi dès l'aube. Loki, c'est Lokichoggio. Sur la frontière nord. La capitale des ONG qui interviennent au Sud-Soudan. A vous.

– Je sais où se trouve Lokichoggio. Ils ont dit pourquoi ils y étaient ?

– Pour l'humanitaire. C'est bien le domaine de Bluhm, non ? Il n'y a pas d'autre raison d'échouer à Loki. Il m'a dit qu'il bossait pour une organisation médicale belge. A vous.

– Donc il a réservé de Loki et ils en sont partis le vendredi matin très tôt. A vous.

– Ils pensaient atteindre la rive ouest du lac vers midi, et il voulait que je leur trouve un bateau pour la traversée jusqu'à l'Oasis. "Attention, la route est dangereuse de Lokichoggio au Turkana. Vous feriez mieux de voyager avec un convoi alimentaire. Les collines sont infestées de brigands, des tribus qui se volent leur bétail. Normal, sauf qu'il y a dix ans ils avaient des sagaies et aujourd'hui des AK47." Lui, ça le fait rire. Il me dit qu'il s'en débrouillera. Et la preuve, ils arrivent sans encombre. A vous.

– Alors, ils arrivent, ils signent le registre, et puis quoi ? A vous.

– Bluhm me dit qu'ils ont besoin d'une jeep avec chauffeur pour aller au site de Leakey le lendemain dès l'aube. Ne me demandez pas pourquoi il ne m'en a pas averti en réservant, je ne lui ai pas posé la question. Peut-être qu'ils venaient de se décider. Ou alors ils ne voulaient pas évoquer leurs projets par radio. "Pas de problème. Vous avez de la chance, Noah est disponible." Bluhm est ravi, elle aussi. Ils font un tour dans le jardin, ils piquent une tête, ils s'installent au bar, ils dînent, ils disent bonsoir à la compagnie, ils se retirent dans leur bungalow, et le lendemain matin je les vois partir ensemble. Vous voulez savoir ce qu'ils ont pris au petit déjeuner ?

– Qui les a vus partir, à part vous ? A vous.

– Tous les gens qui étaient réveillés. Panier déjeuner, cubitainer d'eau, jerrican d'essence, rations de survie, trousse médicale. Tous les trois à l'avant comme une gentille petite famille, Abbott au milieu. C'est une oasis, ici, d'accord ? J'ai vingt clients, endormis pour la plupart, quarante employés, réveillés pour la plupart, et une centaine de zigotos dont je me passerais bien qui traînent sur mon parking pour vendre des peaux de bêtes, des cannes ou des couteaux de chasse. Tous les gens qui ont vu partir Bluhm et Abbott leur ont fait au revoir de la main. Je l'ai fait, les colporteurs aussi, Noah nous a rendu la politesse, Bluhm et Abbott aussi. Ils ne souriaient pas. Ils étaient sérieux. Comme s'ils avaient des affaires importantes à régler, de grandes décisions à prendre, est-ce que je sais ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, monsieur Chancellerie ? Que je liquide les témoins ? Écoutez, moi je suis Galilée. Jetez-moi en prison, et je jurerai qu'elle n'a jamais mis les pieds à l'Oasis. A vous. »

Un instant paralysé, Woodrow fut à court de questions tant il en avait à poser. Moi, j'y suis déjà, en prison, songea-t-il. En prison à vie, depuis cinq minutes. Après s'être passé la main devant les yeux, il vit Donohue et Sheila le fixer d'un regard aussi inexpressif que lorsqu'il leur avait appris la nouvelle.

« Quand avez-vous commencé à soupçonner que quelque chose ne tournait pas rond ? A vous. »

Affligé. Pourquoi pas aussi : « Vous habitez sur place à longueur d'année ? A vous » ou : « Ça fait longtemps que vous gérez votre charmant hôtel ? A vous » ?

« Le 4×4 a une radio. Quand il véhicule des clients, Noah est censé appeler pour dire que tout va bien. Noah n'appelle pas. OK, la radio peut tomber en panne, les chauffeurs peuvent oublier. C'est la plaie, d'établir une liaison. Il faut arrêter la voiture, descendre, installer l'antenne... Vous me recevez toujours ? A vous.

– Cinq sur cinq. A vous.

– Sauf que Noah n'oublie jamais. C'est pour ça que je l'ai engagé. Et là, il n'appelle pas. Ni l'après-midi, ni le soir. Bon, peut-être qu'ils campent quelque part et qu'ils lui ont donné un coup de trop à boire, hein. Juste avant de fermer pour la nuit, je contacte les rangers près de la réserve de Leakey : aucune trace. Le lendemain

matin au saut du lit, je vais à Lodwar signaler la disparition. C'est ma jeep et c'est mon chauffeur, après tout. Je n'ai pas le droit de faire la déclaration par radio, alors je dois me rendre sur place. C'est l'enfer, comme trajet, mais la loi est ainsi faite. La police de Lodwar adore aider les citoyens en difficulté. Ma jeep a disparu ? Pas de bol. Avec deux clients à moi et mon chauffeur à bord ? Eh ben alors, j'ai qu'à partir à leur recherche ! C'est dimanche, et ils n'ont pas l'intention de travailler. Il faut aller à la messe. "Si vous nous donnez de l'argent et que vous nous prêtez une voiture, peut-être qu'on vous aidera", ils me disent. Je rentre à l'Oasis et j'organise une battue. A vous.

– Avec qui ? demanda Woodrow, qui s'était ressaisi.

– Des gens à moi dans deux camions. Des réserves d'eau et d'essence, une trousse de secours, des provisions, du whisky au cas où j'aurais quelque chose à désinfecter. »

Il y eut des interférences, auxquelles Wolfgang ordonna de se casser des ondes et qui, étonnamment, lui obéirent.

« Il fait sacrément chaud dans le coin, en ce moment, monsieur Chancellerie. On se tape un bon 45 degrés, et ça grouille de chacals et d'hyènes. A vous, dit-il pour laisser son tour de parole à Woodrow.

– Je vous écoute.

– La jeep était sur le côté, ne me demandez pas pourquoi. Portières fermées, ne me demandez pas pourquoi non plus. Une vitre ouverte de cinq centimètres environ. Quelqu'un a fermé et verrouillé les portières avant d'emporter la clé. Rien que par la petite fente, l'odeur était indescriptible. Il y avait des égratignures partout, des entailles là où les hyènes avaient essayé d'entrer, le sol labouré tout autour là où elles avaient piqué leur crise. Une bonne hyène flaire le sang à dix kilomètres à la ronde. Si elles avaient pu atteindre les corps, elles les auraient ouverts d'un coup de dents pour récupérer la moelle. Mais elles n'ont pas pu. Quelqu'un leur a verrouillé les portières au nez en laissant la vitre entrouverte. Alors, elles sont devenues folles. Rien de plus normal. A vous.

– D'après la police, Noah a été décapité, commença Woodrow, qui peinait à rassembler ses mots. C'est vrai ? A vous.

– Oui, oui. C'était un type formidable. La famille est dans tous ses états. Ils ont envoyé des gens partout chercher la tête. S'ils ne

la retrouvent pas, ils ne peuvent pas l'enterrer selon le rite, et son esprit reviendra les hanter. A vous.

– Et Mlle Abbott ? A vous. »

Vision atroce de Tessa sans tête.

« On ne vous a rien dit ?

– Non. A vous.

– La gorge tranchée. A vous. »

Nouvelle vision : le poing de l'assassin lui arrachant son collier pour laisser place au couteau. Wolfgang continuait le récit des événements.

« D'abord, je dis à mes gars de ne pas toucher aux portières. Il n'y a pas de survivants, là-dedans. Si on ouvre, on se prépare un sale quart d'heure. Je laisse un groupe sur place pour monter la garde et allumer un feu, et je ramène l'autre à l'Oasis. A vous.

– Question. A vous, dit Woodrow, qui avait du mal à tenir le choc.

– Quelle est la question, monsieur Chancellerie ? Répondez, je vous prie. A vous.

– Qui a ouvert la jeep ? A vous.

– Les flics. Dès leur arrivée, mes gars ont fait place nette. Personne n'aime la police. Personne n'aime se faire arrêter. Pas par chez nous. La police de Lodwar a été la première sur les lieux, et maintenant il y a la brigade mobile, plus quelques mecs de la Gestapo personnelle de Moi. Mes employés ont cadenassé le tiroir-caisse et planqué l'argenterie, sauf que je n'ai pas d'argenterie. A vous. »

Nouvelle pause le temps que Woodrow retrouve le fil de ses propos.

« Bluhm portait-il une saharienne quand ils sont partis pour le site de Leakey ? A vous.

– Bien sûr. Une vieille. Plus du genre gilet. Bleue. A vous.

– On a retrouvé un couteau sur les lieux du crime ? A vous.

– Non. Et il devait être maousse, croyez-moi. Un panga avec une lame Wilkinson. C'est entré dans Noah comme dans du beurre. En un seul coup. Même chose pour elle. Scrouitch. On lui a arraché ses vêtements, et elle avait des bleus partout. Je vous l'avais dit ? A vous. »

Non, vous ne me l'aviez pas dit, répondit silencieusement Woodrow. Vous avez occulté sa nudité. Et ses ecchymoses.

« Il y avait un panga à bord du 4 × 4 quand ils ont quitté le lodge ?
A vous.

– Je n’ai jamais rencontré d’Africain qui parte en safari sans son panga, monsieur Chancellerie.

– Où sont les corps, maintenant ?

– Noah, ou plutôt ce qu’il en reste, ils l’ont rendu à sa tribu. Mlle Abbott, la police a envoyé un bateau à moteur la récupérer. Ils ont dû découper le toit de la jeep, même qu’ils nous ont emprunté du matériel. Et puis ils l’ont attachée sur le pont. Pas de place pour elle dans la cale. A vous.

– Pourquoi ? s’enquit Woodrow en le regrettant aussitôt.

– Un peu d’imagination, monsieur Chancellerie. Vous savez ce qui arrive aux cadavres, par cette chaleur ? Si vous voulez la rapatrier par avion à Nairobi, vous avez intérêt à la découper en morceaux, sinon elle tiendra pas dans la soute. »

Woodrow eut un moment d’hébétude, au sortir duquel il entendit Wolfgang répondre que oui, il avait déjà rencontré Bluhm. Il avait donc dû poser la question sans s’en rendre compte.

« Il y a neuf mois. Il cornaquait une bande de grosses légumes de l’humanitaire. La faim dans le monde, la santé dans le monde..., les notes de frais dans le monde, oui ! Ces enfoirés ont dépensé des monceaux de fric, et ils voulaient des reçus pour deux fois le montant. Je les ai envoyés se faire foutre. Bluhm a apprécié. A vous.

– Cette fois-ci, il vous a paru comment ? A vous.

– C’est-à-dire ?

– Il était différent ? Surexcité, bizarre, autre chose ?

– Vous me parlez de quoi, là, monsieur Chancellerie ?

– Eh bien, pensez-vous qu’il aurait pu être sous influence ? Sous l’influence de certaines substances, dirons-nous ? s’empêtra-t-il. Euh, comme, je ne sais pas moi, de la cocaïne ou quelque chose. A vous.

– C’est-y pas mignon, ça ! » ironisa Wolfgang avant que la liaison s’interrompe.

Woodrow sentit de nouveau sur lui le regard inquisiteur de Donohue. Sheila s’était éclipsée, sans doute pour aller faire quelque chose d’urgent. Mais quoi donc ? En quoi la mort de Tessa requérait-elle une intervention urgente des espions ? Il frissonna et regretta de n’avoir pas mis de gilet, pourtant il suait à grosses gouttes.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES À SAINT-AMAND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2001. N° 49575 (XXXX).